

Pierre Bernard

Né en 1956.
Architecte DPLG en 1983.
Exerce à Amiens.

Questions 1, 2 et 3

Il m'est difficile de répondre à vos questions — je n'aime pas les questions — sans avoir l'impression de caricaturer le texte ci-contre.

Interroger les architectes sur la doctrine relève d'un défi qui mérite d'être salué. Ce mot quasi tabou ne se rencontre plus guère que chez les historiens qui désignent par là ce qui ne peut plus se dire ou se faire. Qui plus est, poser cette question à des producteurs, qui sont les premiers à redouter ce mot, accroît le défi parce que cela demande sans ambages de formuler le sens qu'ils donnent à leur production.

La doctrine a bien pour principe de fonder une pratique. La préséance, l'*a priori* sur la pratique lui donnent à la fois sa condition d'antériorité et d'extériorité. Et c'est là que le premier problème se pose. Je ne conçois pas de pratique sans une pensée simultanée de l'action, qui soit intrinsèquement liée à l'agir. Et il importe que cette pensée soit développée dans toute sa puissance critique par rapport aux présupposés, aux attendus et même aux modes opératoires de l'action. La pensée de l'action contrarie le préalable et la permanence que suppose une doctrine.

Il y a donc une contradiction entre la pratique telle que je l'entends et un sens commun de la doctrine. Il serait tentant de vouloir s'écarter de ce sens commun pour se tailler sur mesure une acception plus commode du mot, mais

je crois qu'une définition personnelle n'a ici aucun intérêt. C'est justement par son sens le plus banal, celui que l'on pourrait le plus largement partager, que la doctrine pourrait être la pierre d'angle d'une question étendue aux autres domaines d'activité.

Être doctrinaire aujourd'hui est l'un des moyens de sortir du quant-à-soi des disciplines. Mais cela ne se peut qu'en cultivant une posture inconfortable par une pensée critique de l'action qui interroge aussi d'autres champs. Ce débordement serait d'autant plus profitable que le sens commun du mot ne s'arrête pas au fondement de toute pratique. La doctrine donne aussi à la pratique une perspective, un horizon. Et l'horizon le plus lointain, qui me semble le moins contestable, n'est-il pas celui que formule Bataille : « Les raisons d'écrire un livre peuvent être ramenées au désir de modifier les rapports qui existent entre un homme et ses semblables. Ces rapports sont jugés comme inacceptables et sont perçus comme une atroce misère. » Puisque notre discipline s'y prête, le désir de transformation s'étend aussi à notre rapport aux choses, qui ne cesse d'être dominé par l'hégémonie de l'utilité. À quel degré d'existence partagée amenons-nous les choses que nous concevons ?

De là, il n'y a qu'un pas jusqu'à la prétention à une fonction intellectuelle que Jean-François Chevrier prête à la discipline architecturale. Il y a bien sûr une dimension spéculative, une idée qui est à échafauder dès lors que l'on s'apprête à participer à une transformation des rapports. Quelle peut être cette idée d'architecte (si l'on tient à distance l'Idée avec un grand « I ») ? Ce n'est pas une idée de musicien, de philosophe ou même d'intellectuel (au sens patenté du terme). Pour faire court : c'est une idée de réalisation. Quelle est sa forme, comment s'apprécie-t-elle ? S'entend-elle, se voit-elle, se lit-elle ? Non, elle ne se lit pas forcément dans des écrits et elle est sans doute à chercher dans les formes propres à sa production (le projet en est le siège, mais non-univoque : s'y mettent aussi en œuvre ses outils et les conditions de sa réception). Ce n'est pas neuf, mais lève une part de l'ambiguïté qui consisterait à dire que les architectes sont muets et n'assument pas leur rôle intellectuel. Leur silence ne tient pas seulement au pragmatisme ambiant qui condamne l'expression réflexive. Il vient aussi du fait qu'on ne cherche pas la doctrine là où elle « affleure ». Parce que parallèlement à la recrudescence du pragmatisme, il y a aussi un repli des intellectuels associés à l'architecture vers l'université et ses modèles actuels. La manière universitaire de construire son objet, de mener l'investigation, de mesurer la validité d'un propos se ressent ainsi dans l'écriture des meilleurs critiques d'architecture (je ne parle pas des autres).

J'en reviens à l'idée de réalisation qui s'élabore dans le projet. Elle suppose qu'elle se valide ailleurs que là où elle se produit : dans la ville, dans les

constructions, dans les usages et les imaginaires sociaux. C'est connu. Mais il est un lieu ignoré où l'idée doit aussi se formuler et se valider : le chantier. Pourquoi n'est-il le lieu d'aucun investissement des intellectuels et des critiques ? Cet espace et ce temps restent obscurs, négligés voire refoulés y compris de la part des architectes eux-mêmes. Pourtant, la conception dans le projet n'est pas une production de concepts : c'est un travail d'anticipation sur la réalité de la chose construite, de son usage, mais aussi de l'organisation du travail qui lui donnera existence. La représentation (le dessin et la prescription) sont autant normatifs de la construction que du processus de production. Entendons-nous bien : par normatif il ne s'agit pas d'appliquer une norme mais de la créer. C'est celle du projet qui compte, et tous les concepteurs savent que cette normativité s'élabore souvent au prix d'une lutte contre la normalité des DTU, des usages sociaux et aussi de l'organisation du travail. Force est de constater avec Jacques Ferrier que la médiatisation ne s'accommode pas du temps qui est celui du projet. Mais alors que dire de l'absence de la critique devant ce pan entier de la conception, de la projection du processus de production où pourtant l'idée, la prétention à une fonction intellectuelle des architectes devrait être à l'œuvre ?

Ce mutisme très consensuel prend quelquefois la forme d'un bruitage qui se répercute dans la profession, les écoles et la presse. Par exemple, on plaque directement une idéologie du travail postindustriel sur le chantier. C'est faux, il suffit de le pratiquer pour rencontrer des archaïsmes persistants, des formes sociales de travail qui relèvent de la manufacture, de l'artisanat, et plus rarement de l'industrie. Le tout

dans un contexte général de déqualification face à un savoir morcelé. Cette complexité réduite à un énoncé simple mais inexact, que la critique n'interroge pas, autorise à affirmer que puisqu'on ne façonne plus sur le chantier, on juxtapose. Ce qui justifie la pratique du collage, du catalogue, de l'inventaire cultivé de ce catalogue. Cet intérêt actuel pour le matériau / produit pourrait laisser croire que la construction est investie de nouvelles interrogations. Il n'en est rien : la question de la technique, de notre rapport à la matière, le procédé, l'idée constructive, le processus de production, le travail sont très loin de cette effervescence.

Me serais-je éloigné de la doctrine en faisant ce bref détour par le chantier ? Non, si je me souviens de cette question de Benjamin dans « L'auteur comme producteur » : « Avant de me demander quelle est la position d'une œuvre littéraire à l'égard des rapports de productions de l'époque ? je voudrais demander : quelle est sa place dans ces mêmes rapports ? Cette question vise directement la fonction qui revient à l'œuvre au sein des rapports de production littéraires d'une époque. Autrement dit, elle vise directement la technique littéraire des œuvres. »

Si l'horizon d'une doctrine s'entend dans la perspective d'une transformation du monde, il n'est pas possible à l'auteur / producteur que je suis de faire l'économie de l'implication de la technique au sens large dans cette transformation. C'est un programme de travail, peut-être l'une des paperolles à assembler pour faire une cathédrale. Cela demande à être partagé, et j'invite les critiques qui se chargent d'une fonction intellectuelle à venir mesurer nos idées à l'aune des chantiers.